Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 7 (1904)
Heft: 42

Artikel: Un sifflet, par Berthe Balley
Autor: Balley, Berthe
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-254120

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

POUR LA FAMILLE

PARAISSANT

A PORRENTRUY

N° 42 | Supplément du Dimanche 16 octobre | 1904

UN SIFFLET, par Berthe Balley (Suite)

Mme Serval et sa fille quittèrent leur mansarde, et allèrent s'installer dans un joli petit appartement au deuxième étage d'une maison, genre hôtel, du faubourg St-Honoré. La veille de leur départ du logement de la rue Muller, le maître de Taco ou plutôt de Tom s'arrêtait au coin de la rue.

Le chien leva la tête, le regarda, attendant un signe.

Le jeune homme ôta de sa boutonnière un bouquet de violettes, le passa dans le collier de l'animal et fit un geste.

Le chien partit comme un trait.

— Va, ma bonne bête, murmura son maître, va pour la dernière fois... porte ces quelques brins de fleurs à Clotilde, et qu'ils soient pour elle un souvenir !

IV

C'était le 9 janvier. Mme Serval était assise à côté d'un bon feu, dans un petit salon élégant et bien clos, orné surtout de ces petits ouvrages de femmes en tapisserie et en broderie sur peluches ou velours, qui charment les yeux et font songer aux doigts délicats dont ils sont l'œuvre. Deux beaux palmiers étalaient leurs feuilles dans les angles de la pièce.

Mme Serval songeait... Son regard errait délicieusement autour d'elle... Qu'il y avait loin de sa détresse de l'an passé à son bien-être d'aujourd'hui ! L'année précédente, à pareille époque, elle était dans son lit, malade, sans ressources, attendant anxieusement le retour de Clotilde sortie pour vendre Tom, leur unique ami. Aujourd'hui, plus d'inquiétudes, de crainte de ne pouvoir payer le terme ! La tranquillité ! le bonheur !

Clotilde était sortie, mais avec la bonne, pour se rendre à son cours de dessin. La petite (elle l'appelait ainsi par une vieille habitude) avait commencé la peinture sur porcelaine. — Elle avait trop connu les mauvais jours et la nécessité de savoir gagner sa vie pour ne pas mettre sa fille en garde contre le malheur... car Clotilde se marierait et il fallait tout prévoir.

Mme Serval soupira à cette pensée. Le mariage, pour sa fille, lui faisait peur... Mon Dieu, si elle devait souffrir dans sa vie ce que sa mère a souffert !...

Mme Serval eut un frisson. Un brusque sursaut lui succéda. Un coup de sonnette s'était fait entendre.

Elle attendit. Un second coup résonna plus fort.

Mme Serval ouvrit.

La personne qui se présentait était une dame d'un certain âge, à l'apparence distinguée.

— Madame Serval ?

— C'est moi, Madame ; veuillez entrer.

Et l'ayant introduite dans le salon, elle avança un fauteuil.

Sans faire remarquer la surprise de son interlocutrice, la visiteuse déclina son nom, ses qualités, apprenant à cette dernière qu'elle était sa compatriote, et arrivant enfin au but de sa visite :

— J'ai appris, dit-elle, que vous aviez une fille charmante, remplie de qualités. Un jeune homme de bonne famille, que je connais, a eu l'occasion de la voir. Elle lui plaît beaucoup, et il aurait le plus vif désir de vous être présenté. Sans parent, ne connaissant que moi qui puisse se charger de ce soin, il m'a priée de faire près de vous cette démarche que vous voudrez bien excuser en faveur du motif qui la dirige.

J'habite ce quartier ; voici ma carte ; j'espère que nous ferons plus ample connaissance. Quant à la position du jeune homme, je la crois fort belle. Il s'occupe de banque. Désirant que la question d'intérêt, à laquelle de son côté il attache peu d'importance, n'entre pour rien dans le choix de Mlle votre fille, il tient à ne donner de détails sur sa situation que lorsqu'il sera assuré de lui plaire.

— Je vous remercie, Madame, de vos bonnes inten-

tions à l'égard de ma fille, dit Mme Serval avec dignité ; mais Clotilde est très jeune encore et je ne suis pas pressée de la marier.

— Sans doute, répliqua la vieille dame ; cependant, vous pourriez regretter plus tard d'avoir repoussé une proposition honorable et avantageuse. Veuillez en parler à Mlle votre fille et lui montrer le portrait de M. Louis du Moulin, le Monsieur en question, continua-t-elle en tirant de sa poche une photographie. S'il vous plaît de me le rapporter, je serai très heureuse, Madame, de vous recevoir.

Là-dessus, après avoir changé le sujet de conversation et parlé des personnes de leur pays que toutes deux avaient connues, — ce qui avait le don d'intéresser vivement Mme Serval, — la visiteuse se leva, reconduite par la mère de Clotilde qui s'engagea à lui rendre sa visite au plus tôt.

La vieille dame, que nous nommerons désormais Mme Bodin, laissa Mme Serval sous l'impression la plus favorable.

Elle y était encore quand Clotilde arriva. Elle se mit aussitôt à lui raconter l'agréable visite reçue en son absence.

Clotilde l'écoutait, surprise ; pourtant, elle ne put s'empêcher de croire aux paroles de sa mère qui lui faisait part de la proposition de mariage que cette dame était venue faire pour elle. A la vue du portrait, elle soupira.

Certes, il était fort bien celui que représentait cette photographie. La physionomie était franche et ouverte.

Oui, c'est bien ainsi qu'elle devait aimer ; mais elle s'était faite une promesse à elle-même et, courageusement, elle répondit :

— Je ne veux pas me marier.

— Pourquoi, ma chérie ? dit sa mère.

— Parce que je me trouve heureuse près de toi et que je ne veux pas te quitter.

— Mais je ne vivrai pas toujours, et il serait bien triste pour moi de te laisser seule. Enfin, nous en reparlerons, conclut-elle en voyant sa fille émue et rougissante.

Quand Clotilde se trouva le soir dans la chambre qu'elle occupait avec sa mère avant de se coucher, elle fit sa prière, puis, jugeant Mme Serval endormie, elle se dirigea vers la commode, ouvrit un des tiroirs, en tira un bouquet de violettes de dix centimes, fané, et le contempla en rêvant. Regardant vivement si sa mère ne pouvait la voir, elle y posa ses lèvres, puis elle alla prendre, sur la cheminée, la photographie remise par Mme Bodin ; et, comme elle l'ayait fait pour les violettes, la contempla longuement. Enfin, elle remit le bouquet à sa place, referma le tiroir, et replaçait, où elle l'avait pris, le portrait.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, s'il lui ressemblait !...

.....

Cependant, Mme Serval s'était bien des fois demandé quel pouvait être ce débiteur consciencieux qui, après tant d'années, avait poussé l'honnêteté jusqu'à s'acquitter d'une dette aussi considérable : soixante-quinze mille francs !

En cherchant dans ses souvenirs, elle se rappela la faillite et la fuite d'un banquier chez lequel son beau-frère, M. Lebon, avait déposé des fonds, à lui fournis par M. Serval. Ce banquier aurait-il trouvé le moyen de refaire sa fortune et, poussé par le remords...

Mme Serval s'égarait dans ses suppositions ; elle prit le parti, sur le conseil de Clotilde, de n'y plus songer.

Les jours s'écoulaient, et Mme Serval se proposait, un matin, d'aller, dans l'après-midi, rendre visite à sa compatriote, quand elle reçut de Mme Bodin une invitation à venir prendre chez elle une tasse de thé, le soir même, avec Mlle Clotilde.

Pensant qu'il serait peu aimable de leur part de décliner l'invitation, la mère et la fille se rendirent chez la vieille dame à l'heure indiquée.

Il ne s'y trouvait que deux dames et un jeune homme que Mme Serval et sa fille reconnurent immédiatement d'après son portrait : C'était Louis du Moulin.

Chose étrange !... en le voyant, Clotilde eut un battement de cœur, et il lui sembla que sa tournure ne lui était pas inconnue.

Elle fut aimable, beaucoup plus qu'elle n'aurait cru l'être, car si elle s'était doutée que leur compatriote lui ménageait une surprise, elle s'était promis d'être assez froide pour ne donner au prétendant aucun espoir.

Mais quelque chose d'indépendant de sa volonté l'attirait vers ce jeune homme, très simple dans ses manières et nullement prétentieux dans sa conversation.

Quand elle et sa mère se retirèrent, il sollicita et obtint la permission de les accompagner.

Chemin faisant, il demanda à ces dames l'autorisation de leur faire visite : elle lui fut accordée.

En se couchant, Clotilde regarda encore le bouquet de violettes. Il lui semblait avoir commis une infidélité. Ne s'était-elle pas promis de n'aimer que celui qui lui avait envoyé ce souvenir ? Tout à coup, elle se prit à sourire... L'auteur de cet envoi était évidemment le débiteur consciencieux qui avait restitué à sa mère et à elle la somme importante constituant leur modeste aisance... Donc, il devait être contemporain de son père... Cependant, s'il était vieux, comment avait-il eu cette pensée poétique de lui envoyer un bouquet ? Une idée bizarre... Peut-être cela l'avait-il amusé de penser que ces fleurs feraient travailler l'imagination de Mlle Serval et en avait-il ri d'avance ?

Elle jeta le bouquet de violettes au fond du tiroir et, se moquant d'elle-même :

— J'étais folle ! dit-elle.

Le lendemain, Mme Bodin se présenta chez Mme Serval. Elle était chargée d'adresser à celle-ci, de la part de M. du Moulin, une demande en règle de la main de Mlle Clotilde.

— Mais quelle est sa position ? interrogea Mme Serval.

— Ne vous inquiétez pas ; je le sais, M. du Moulin, orphelin, de bonne famille, a de la fortune ; ses parents avaient, je crois, une maison de droguerie. Du reste, il se montre très désintéressé ; il épousera votre fille sans dot : c'est rare par le temps qui court !

— Il est très bien, murmura Clotilde.

— Je croyais que tu ne voulais pas te marier, mignonne ? dit malicieusement la mère ; tu as donc changé d'avis ?

— Pas complètement, mais on ne peut refuser de connaître davantage M. du Moulin.

— Je le veux bien. Dites à votre protégé, Madame Bodin, que notre impression à son sujet ayant été favorable, je l'autorise à se présenter, me réservant de lui donner plus tard une réponse définitive.

(A suivre). Berthe BALLEY.